

TRISTIA

1.

Comment l'idée d'une œuvre musicale pour chœur sur des textes de prisonniers vous est-elle venue ? Ce travail représente-t-il pour vous un défi ? Si oui, un défi vis-à-vis de quoi ?

L'idée en revient à Anne-Marie Sallé et Thierry Machuel.

Anne-Marie Sallé a créé il y a quelques années un festival (Festival Ombres et lumières) à l'Abbaye de Clairvaux, dans le nord de la France, une abbaye fondée par Saint Bernard il y a 900 ans, et devenue prison par la suite. Depuis 40 ans, les prisonniers ne sont plus détenus dans les murs de l'abbaye mais dans une prison moderne, construite tout à côté. Anne-Marie Sallé a vite senti qu'il n'y aurait pas de sens à donner des concerts dans l'abbaye tout en ignorant l'univers carcéral tout proche. Avec le compositeur Thierry Machuel, elle a donc décidé de créer des ateliers d'écriture au sein de la prison. Mon confrère a écrit plusieurs pièces chorales sur des poèmes de prisonniers et j'ai pris sa suite en 2012, avec une œuvre intitulée *Instants limites*. Celle-ci a fait l'objet d'un enregistrement discographique. Teodor Currentzis l'a écouté et m'a demandé de prolonger ce travail pour en faire une œuvre de soixante-quinze minutes. C'est ainsi qu'est né *Tristia*.

J'ai moi-même participé aux ateliers d'écriture à Clairvaux et rencontré les détenus français dont j'ai mis les textes en musique. Je précise que ce sont tous des prisonniers de droit commun. Une fois la première appréhension passée (car je pense que personne n'a spontanément envie d'être confronté à l'univers carcéral), je dois dire que ces rencontres ont été pour moi d'une incroyable richesse et m'ont amené à me poser des questions qui ne m'étaient jamais venues à l'esprit auparavant. Anne-Marie Sallé résume bien la question essentielle : « Payer sa faute, oui, mais quel sens donner à la peine pour qu'elle puisse déboucher sur la perspective du rachat, d'une autre vie possible, une fois que la dette aura été acquittée ? »

Dans cet univers d'enfermement, où les jours, tous identiques, s'étirent interminablement, j'ai pu mesurer combien ces ateliers d'écriture avaient, pour les détenus, une importance capitale. À l'homme privé de la liberté d'aller et venir, il ne reste parfois que les mots, la possibilité d'écrire, d'exprimer son humanité. Ainsi les prisonniers réussissent-ils à ouvrir un espace de liberté entre les murs de leur cellule. Pour cette raison, aucun des textes écrits par ces hommes ne m'a laissé indifférent. Le défi pour moi, lorsque j'ai mis ces textes en musique, a été de trouver le ton juste, de tenter d'exprimer, sans pathos, l'intensité des émotions que j'ai pu ressentir, aussi bien en lisant les textes qu'en rencontrant leur auteur.

L'autre grand défi, pour moi, a été d'imaginer une œuvre de grande forme à partir des miniatures d'*Instants limites*. La durée changeait, bien entendu, la perspective de l'œuvre et j'ai réécrit certaines pièces (parfois de façon

substantielle), afin de les intégrer dans cette nouvelle forme beaucoup plus vaste. J'ai cependant voulu préserver le caractère intime du projet, et n'ai pas souhaité lui donner une dimension orchestrale. Je me suis limité au choeur à une quinzaine d'instruments dont les interventions sont, la plupart du temps, très ponctuelles.

2.

Comment caractériseriez-vous le genre de cette œuvre ? Considérez-vous les parties française et russe comme un tout ou comme deux entités indépendantes ?

A vrai dire, *Tristia* ne s'apparente guère à une forme existante... A première vue, il s'agit d'une suite de morceaux relativement brefs, de petites formes closes sur elles-mêmes, que l'on pourrait chanter séparément. Les musiques – tout comme les textes - sont très diverses et très contrastées. S'il y a une relative unité entre les poèmes français (tous les auteurs se connaissent et ont vécu – ou vivent toujours - dans la même prison), il n'en va pas de même dans la partie russe : les poèmes que j'ai choisis ont été écrits à des époques différentes, par des anonymes ou des écrivains célèbres, par des prisonniers politiques ou des prisonniers de droit commun.

La difficulté, pour moi, était de donner une ligne générale à une succession de poèmes individuels. Les deux œuvres du passé auxquelles je me suis tout particulièrement référé sont *De la maison des morts* de Dostoïevski (et l'opéra de Leos Janacek qui s'en est inspiré), et plus encore, *l'Enfer* de Dante. Un livre qui a hanté les prisonniers du Goulag, aussi bien Chalamov que Mandelstam, tous deux grands admirateurs de la *Divine Comédie*.

Un peu comme dans *l'Enfer* de Dante, je dirais qu'il y a plusieurs "cercles" dans *Tristia* - ou plusieurs cycles. Les trois premiers cercles comportent presque exclusivement des textes français. Le premier fait entendre de très courts morceaux d'auteurs différents et offre un bref aperçu des thèmes majeurs de l'œuvre (tristesse, enfermement, espoirs secrets). C'est une suite d'instantanés, une petite galerie de portraits.

Le deuxième cercle se concentre sur Takezo (dont tous les poèmes sont accompagnés par le basson). Il s'agit aussi d'un prisonnier rencontré à Clairvaux. Contrairement à ce que son pseudonyme pourrait laisser croire, cet homme n'est pas japonais. C'est un Français qui s'est passionné pour le Japon et plus particulièrement pour un samouraï du 17^{ème} siècle dont il a fait son maître à penser. Il s'est initié à la langue et l'écriture japonaises, seul dans sa cellule, et a composé de nombreux haïkus, dont il a traduit certains en japonais. C'est un homme très attachant, hanté par le remords et qui semble avoir trouvé une forme d'apaisement, notamment grâce au bouddhisme zen.

Le cercle suivant est celui du rêve, ou plutôt, de la tentative d'évasion par le rêve : rêve d'une métamorphose, rêve d'être un autre, rêve d'être un oiseau ou un papillon, rêve d'échapper au temps qui passe. Le dernier poème de ce petit

cycle, *Acelluccio*, a été écrit en corse (langue régionale proche de l'italien), par un détenu, Dumè, qui vit dans une grande nostalgie de son île natale.

Le violoncelle solo accompagne tous les chants de ce petit cycle.

La seconde moitié de *Tristia* est presque exclusivement constituée de textes russes, soit de grands auteurs du 20ème siècle (Mandelstam et Chalamov, exilés à Voronej pour l'un et à la Kolyma, pour l'autre), soit anonymes. Certains, comme *Le Prisonnier et la sentinelle* ont été écrits il y a près d'un siècle.

Le 4ème cercle voit l'entrée d'un effectif instrumental un peu plus important (une petite fanfare, percussion, accordéon). Les 4 poèmes qui constituent ce cycle font référence à la musique populaire : *Dans la prison* est une authentique chanson (d'auteur inconnu) dont j'ai repris aussi bien le texte que la musique. *Le Prisonnier et la sentinelle* prend la forme d'une marche militaire, le *Toast* de Chalamov s'apparente à un chant paysan et *Gentil Zek* à une petite valse triste.

Le 5ème cercle est le plus dramatique. Il culmine avec *l'Anniversaire de l'arrestation* (cri de révolte hurlé par Nina, une détenue des années 20) et *Instrument*, magnifique poème de Chalamov qui évoque explicitement l'Enfer de Dante.

Le dernier cercle (constitué par les trois derniers morceaux) pourrait être présenté comme celui de la rédemption. Mandelstam évoque l'envol d'un chardonneret puis, dans *Je suis perdu dans le ciel*, évoque Florence et le Paradis de Dante. Le cycle se conclut par le rêve bouddhiste de Takezo, rêve d'un monde sans peine ni haine, sans barreaux ni chaînes.

Malgré les apparences, les deux parties, française et russe, ne sont pourtant pas deux entités totalement distinctes. De nombreux points communs, de subtiles correspondances, apparaissent entre les thèmes évoqués dans les deux parties. Ainsi, Le chardonneret de Mandelstam répond à l'oiseau de Dumé, *Déportation* répond à *Voie sans issue* - à tel point que j'ai superposé ces deux textes : russe et français s'entremêlent ici.

Enfin, il y a un élément unificateur important, et celui-ci est d'ordre musical. Le prologue de *Tristia* fait entendre un texte de Chalamov, lu sur une musique jouée par l'accordéon. Ce morceau musical se présente comme une simple ligne, qui se déroule de façon régulière, monotone et qui pourrait durer indéfiniment.

Du reste, le morceau ne se termine pas vraiment, il se dissout dans le silence.

Les premières notes de cette ligne musicale forment un petit motif qui sera présent - de façon évidente ou plus secrète - dans un très grand nombre des morceaux qui vont suivre. Par exemple, il apparaît à l'extrême grave, joué par la contrebasse, dans *Instrument* ou bien à l'extrême aigu, par le violon, dans *Au cœur du siècle*. La présence obsédante de ce petit motif fait que l'on peut considérer tous les morceaux de *Tristia* comme étant les anneaux d'une même chaîne.

Je précise que le titre de l'œuvre fait référence à deux poètes, l'un moderne, l'autre antique. *Tristia* est en effet le titre que Mandelstam a choisi de donner à un recueil de poèmes paru en 1922, en hommage au recueil homonyme

qu'Ovide écrivit lors de son exil à Tomis, sur la Mer Noire.

3.

En tant que Français, vous avez travaillé sur des textes russes. Je suppose que vous avez étudié ces textes en vous appuyant sur une traduction littérale, un mot à mot et non sur leur qualité poétique (il y a du Mandelstam mais aussi des auteurs inconnus). Par conséquent, ce qui vous importait était plutôt la forme que le rythme. Est-ce exact ? Pourriez-vous dresser une sorte de galerie de ces formes que vous avez retenues ?

Je me suis appuyé, bien sûr, sur une traduction littérale des poèmes russes, mais sans négliger leur qualité poétique et musicale, bien au contraire ! Leur rythme a été pour moi une source d'inspiration - paradoxalement bien plus que dans les poèmes français. Il se trouve que la plupart des textes russes que j'ai utilisés sont versifiés et rimés. Les poèmes français ne le sont pas et s'apparentent plus à de la prose. Par exemple, si j'ai pensé à donner à *Gentil Zek* l'allure d'une petite valse, ce n'est pas seulement à cause du sens du poème (il s'agit d'une très touchante histoire sentimentale), mais aussi parce que le rythme du poème, avec ses très nombreux adjectifs, me faisait songer au rythme de la valse. En tant que Français ne parlant pas le russe, la musicalité de votre langue m'a beaucoup inspiré !

Les formes que j'ai utilisées sont extrêmement variées. J'ai déjà évoqué la marche militaire et la valse, mais il y a bien d'autres références dans *Tristia*. *Sous haute surveillance* évoque un chant corse, *Ballon prisonnier* est une berceuse, *Métamorphose* fait penser à une chanson irlandaise, *Le Chardonneret* s'inspire à la fois d'une ballade florentine du 14ème siècle et du rythme de la tarentelle, *Quiétude de l'âme* reprend le motif d'une vieille chanson japonaise, *Acelluccio*, s'apparente à madrigal italien, *Je rêve*, à une mélodie orientale... Les formes sont donc très diverses et les styles le sont tout autant.

4.

Pourquoi avoir choisi un chœur pour l'interprétation de cette œuvre ? À votre avis, la prison gomme-t-elle toute individualité ? Ou bien, faut-il aller chercher quelques raisons de ce choix dans l'histoire de l'oratorio ?

L'utilisation d'un chœur d'une cinquantaine de chanteurs me permettait une grande variété. Une suite de monologues aurait vite été lassante. Mais toutes les pièces ne sont pas chorales, loin de là. *Le Chardonneret* est chanté par une voix seule, *Quelques mots* est confié à deux voix solistes, *Sous haute surveillance* à trois voix d'hommes, etc... Il y a beaucoup de solos et d'expressions individuelles tout au long de l'œuvre et les pièces en tutti ne sont pas si nombreuses. Il ne s'agit donc nullement d'un chœur d'oratorio monolithique :

j'ai essayé, bien au contraire, d'adopter un effectif vocal et instrumental différent pour chacune des pièces afin, justement, de bien les individualiser. La poésie est un des moyens qui permettent aux prisonniers de lutter contre la tentative de dépossession que peut induire l'univers carcéral. C'est pourquoi j'ai tenu à faire entendre, dans le prologue, un magnifique texte de Chalamov. L'écrivain, alors détenu à la Kolyma, raconte qu'il avait tracé un sentier dans la taïga et que, lorsqu'il arpentait ce sentier, des poésies lui venaient spontanément à l'esprit. Ce sentier était à lui seul, c'était son espace personnel. Mais un jour, il a découvert sur le sentier des traces des pas qui n'étaient pas les siennes. Un autre homme que lui avait foulé ce sentier. Celui-ci perdit alors pour Chalamov toute sa magie et toute sa poésie. « Le sentier avait été irrémédiablement gâté. »

5.

Le roman le plus connu qui traite de l'état de prisonnier et de ses conséquences, mais aussi des passions humaines, *Le comte de Monte-Cristo*, se termine par ces mots : "Attendre et espérer ».

Qu'attendez-vous de ce projet et qu'en espérez-vous ?

Ce projet est un des plus beaux qu'on m'ait jamais proposé. Je suis heureux que la parole des détenus que j'ai rencontrés à Clairvaux puisse résonner si loin, à des milliers de kilomètres - mêlée à celle de prisonniers russes, que je ne connais que par les magnifiques poésies qu'ils ont écrites.

Je crois que pour tous ces hommes et ces femmes, la poésie a eu un pouvoir salvateur. Un mystérieux pouvoir que la poétesse russe, Nina Hagen-Torn, détenue de la Kolyma, expliquait en ces termes : "Le temps en prison s'écoule comme l'eau entre les doigts, parce que l'on n'a pas d'espace ni d'impressions spatiales. On peut sortir tel qu'on est entré, ou, si l'on n'a pas tenu bon, perdre la tête, quand on n'a pas appris à se déplacer mentalement dans l'espace en amenant l'image mentale jusqu'au seuil du réel. Si l'on fait cela sans le rythme, on perd aussi la tête. Le rythme est un auxiliaire et un guide [...] On peut échapper à l'obscurcissement de la conscience, si l'on se plonge dans des images orientées vers de nettes et vives sensations de l'espace et si l'on transforme ces images en rythme."

J'espère à mon tour avoir su transformer en musique tous ces mots, ces images et ces rythmes et avoir rendu justice à la bouleversante humanité qui émane de ces textes.

Textes

1 Le sentier (Chalamov)

Dans la taïga, j'avais un sentier merveilleux. Je l'avais frayé moi-même, l'été, en faisant provision de bois pour l'hiver. Il y avait beaucoup de bois mort autour de l'isba : des mélèzes de forme conique, gris comme du papier mâché, étaient plantés dans le marécage tels des pieux.

Ce sentier, qui était à moi seul, je l'ai parcouru durant près de trois ans. Là, les vers me venaient facilement. Il m'arrivait de retrouver mon sentier après un déplacement et, tandis que je l'arpentais, il était impossible qu'il ne me vînt au moins une strophe. Je m'y étais habitué, je m'y rendais comme dans un cabinet de travail forestier. Peu avant l'hiver, je m'en souviens, le froid et la glace saisissaient déjà la boue du sentier où des cristaux se formaient : on eût dit de la confiture. Deux automnes de suite, juste avant la première neige, je suis allé sur le sentier imprimer des traces profondes qui se figèrent sous mes yeux pour tout l'hiver. Au printemps, à la fonte des neiges, je retrouvais mes anciennes marques, j'allais marcher dans mes anciens pas, et les vers me venaient de nouveau facilement. L'hiver, bien sûr, je désertais mon cabinet de travail : le froid empêche de penser, on ne peut écrire qu'au chaud. L'été, le moindre détail m'était familier, tout était beaucoup plus éclatant sur ce chantier enchanté – le pin nain et les mélèzes, et les buissons d'églantiers faisaient inmanquablement surgir un poème et, quand la mémoire ne retrouvait pas des vers écrits par d'autres en harmonie avec l'humeur du jour, mes propres vers naissaient dans un balbutiement et je les notais, de retour à l'isba.

Mais le troisième été, un homme foula mon sentier. Je n'étais pas alors chez moi, j'ignore donc si c'était un géologue itinérant, un courrier des mines à pied ou un chasseur, mais il laissa la trace de lourdes bottes. Dès lors, la poésie déserta le sentier. La marque étrangère fut laissée au printemps et, de tout l'été, je ne pus y composer un seul vers. A l'approche de l'hiver, je fus transféré ailleurs, ce que je ne regrettai guère : le sentier avait été irrémédiablement gâté.

J'ai maintes fois tenté de parler de mon sentier dans un poème, sans jamais y parvenir.

2. Dans la solitude (Martinov)

Depuis longtemps je suis seul
Les voûtes écrasent ma poitrine,
Je ne suis que dépérissement, je crache du sang,
Les cauchemars m'empêchent de dormir.
Mon destin, c'est quoi :
C'est de mourir ici.

Est-il possible, dites-moi,
Que je ne revoie plus la liberté ?

3. Entre noir et blanc (Yacine)

Je ne suis pas tout noir,
Je ne suis pas tout blanc,
Mais entre noir et blanc
Mon univers est gris.
Ciel gris, murs gris, pensées grises
Bonjour tristesse !

4. Source de vie (Djamel)

Généreuse et féconde
Source de vie sans cesse renouvelée
La terre met au monde
L'éternelle beauté

5. Couleurs (Adrien)

Ma boîte de peinture,
Quand je l'ouvre elle me parle...
Elle dit en bleu que le ciel est beau,
Chuchote en rouge
Que la vie du dehors bouge,
Me chante en rose que l'avenir
Me donnera autre chose....
Quand je l'ouvre,
C'est un frisson d'été, de couleur, de bonheur
Qui m'évade de mon malheur.

6. Voix sans issue I (Denis)

Voix sans issue,
Chemin de ronde,
Tourne, tourne, tourne
En des milliers de pas
Qui ne mènent nulle part.

7. Ballon prisonnier (Neimo)

Dors, dors mon beau ballon
Car ce soir les murs sont là
Pour te protéger
Bientôt viendra l'été
Qui nous verra encore tous là
Pour la balle au prisonnier.

Printemps, été, automne, hiver

Tout est monotone
Et pourtant différent.

Dors mon beau ballon
Car il est tard,
Les murs sont là pour veiller sur ton sommeil.

8. Message personnel (Dumè)

Sous haute surveillance
J'appelle une voix aimée
Souvenir du passé
Elle me répond et me murmure
Des mots tendres et volés.

9. Voix sans issue II

Voix sans issue,
Chemin de ronde,
Tourne , tourne, tourne
En des milliers de pas
Qui ne mènent nulle part

10. Entre terre et ciel (Vincent)

Graviers éparpillés,
Tranchant des barbelés,
Acier des pylones,
Œil du cyclone,
Filins entrelacés dans les nuages
Sont les limites de mon regard.
Au loin, très loin ,
au delà des hauts murs noircis par le temps,
un arbre, le ciel, la vie.....

11. Quelques mots (Takezo)

Quelques mots couchés
sur du papier...
Juste pour oublier

12. Fantômes (Takezo)

Du passé
Les fantômes reviennent me hanter
Jusqu'à l'effroi me glacer

13. Regrets (Takezo)

Destin brisé,
Chairs brûlées...
Que de regrets.

14. Murs (François)

Sans fin, sans début
Vertige du temps
Sans fin s'inscrit en nous le vertige du temps
Sans limite, sans début, sans fin

15. Cierge noir (O. Mandelstam)

Sous le fouet rougiront tes épaules si frêles,
Tes épaules si frêles brûleront dans le gel.
Tes mains fines auront des fers à soulever,
Des fers à soulever, des cordes à tresser.
Sur le verre iront nus tes tendres pieds d'enfant,
Tes tendres pieds d'enfant sur le sable sanglant...
Et, cierge noir, pour toi il me faudra brûler,
Il me faudra brûler mais sans oser prier.

16. Le temps passe (Sébastien) –

A la lueur de l'été
Privé de liberté
Je ne peux que rêver
Enchaîné pour l'éternité
A la métamorphose des saisons.
L'automne me met en sommeil
L'hiver, le froid m'engourdit
Et j'attends le printemps
Pour revivre un instant.
Le temps passe et se ressemble,
J'ai rêvé de liberté
D'une porte qui s'ouvre
De moi qui suis un autre
D'un retour à la vie

17. Métamorphose (Manu) –

Tapi dans la pénombre
De ce cocon endormi
Une chenille s'éveille
Une chenille se réveille
Un papillon montre ses ailes
Chamarrées de couleurs si belles

C'est l'extase...
Hors de ce monde sans vie
Il s'élève vers l'infini...

18. Du rien à l'homme (Antonios)

Du rien à l'homme
De la vie à la poussière
Entre être et devenir
Métamorphose éphémère
Tu régénères la vie
Entre souffrance et apaisement

19. Portrait d'un misérable (Ali)

Arrachés à l'herbe des cimetières oubliés,
Érodés par un Soleil trompeur et desséché,
Mes os étaient recouverts de roses tristes
Dont l'haleine sinistre,
Fidèle compagne de mes nuits sans espoir,
Me guidait vers des chemins noirs et tortueux.
Tel un vêtement souillé et trop longtemps porté,
Mon corps animal et vieilli
Se défaisait d'une peau rugueuse et durcie.

Une Clarté rédemptrice m'envahit.
Les Carillons célestes célébrèrent ma Résurrection.
J'étais Souffrance.
Je devins Compassion.
Après avoir trempé ma plume dans l'eau du Styx,
Érato et Aphrodite me prirent sous leurs ailes.
Telle Andromaque,
Je malaxais les Mots pour les mettre en musique.
Ivre de Vivre dans la volupté de l'instant,
Ma Révolte fut ma plus solide entrave,
Et c'est l'Amour qui m'en libéra.

20. Pars sur les flots (Hadi)

Pars sur les flots
Ne te retourne pas
Avance sur le chemin
De la métamorphose
Ecoute le murmure silencieux
De ton futur
Avance sur la vague
Qui te portera vers la mer
Vers un non-retour
Sur le chemin de l'amour

Et de nouvelles aventures.

21. Je rêve (Djamel)

Je rêve....
Je suis un géant sur terre
Mais personne ne me voit
Je suis libre,
De partout et de nulle part,
J'apporte la vie où elle n'est plus
Mais je sème aussi le chaos autour de moi.
Me faufile dans l'infiniment petit,
A mon passage, les arbres font la révérence
Comme devant un roi,
Dans les océans des vagues géantes
Veulent m'engloutir,
Je suis l'architecte du désert
Magicien façonnant les dunes de sable.
Du murmure au rugissement de la tempête
Je chante ma symphonie
Je suis le vent
Je suis le souffle de la vie.

22. Acellucci (Dumè)

Petit oiseau qui a des ailes
Pourrais-tu t'envoler pour moi
Et porter un message à ceux que j'aime ?
Petit oiseau mon ange
Qui vient picorer sur ma fenêtre
Et m'apporter ce que moi seul
Peut comprendre.

Parfois je t'encage avec moi
Avant de te laisser t'envoler.
Petit oiseau grâce à toi
Qui ne me craint pas,
Je suis un homme qui rêve d'être toi
Pour déployer mes ailes
Et renaître loin de mon désespoir.

23. De nouveau dans la prison (Anonyme)

De nouveau je suis dans la prison.
Le soleil ne brille plus pour moi,

Sur les châlits, putain, sur les châlits.

Au dehors librement se promènent
Les « pigeons» et les poules , putain,
Et les poules.

Les temps étaient devenus meilleurs,
Nous avons crié « hurra » !
La liberté, putain, la liberté !

Un wagon archi plein et moi,
Comme une pute avec mon melon,
Sur les traverses, putain, sur les traverses.

Voilà, j'entre dans un magasin,
Vient vers moi un citoyen milicien,
Il me dit : Tu es fait, putain, tu es fait ! »

Et de nouveau devant moi,
Toute la nuit arpeute la sentinelle
Avec le fusil, putain, avec le fusil !

Ce que j'ai pu être con,
J'ai mis un veston volé
Et des chaussures, putain, et des chaussures.

Je suis assis sur les châlits,
je cherche mes puces, c'est tout.
Mes puces, putain, mes puces.

Eplucher les patates, je refuse.
Et les cauchemars, putain, les cauchemars,
tu piges, les cauchemars !

24. Le prisonnier et la sentinelle (Tanyguin)

Un jeune prisonnier fut envoyé en prison
Pas pour des vacances mais pour du brigandage
(Ce que les criminels font en prison, je n'ai pas à le savoir),
Un jour, lors d'une promenade,
Pas dans un jardin, mais dans la cour
D'une petite prison de district,
Voyant qu'il ne restait que lui,
Il conçut une petite évasion.
Nos clôtures ne sont ni hautes ni bien gardées,
Les obstacles vers la sortie peu nombreux et le pauvre bougre fut tenté.
Il pensa escalader le mur, il levait déjà la jambe,
Mais la sentinelle pigea de quoi il retournait,
Visiblement, elle ne pionçait pas.

Un bond, et notre prisonnier était au-delà du mur, libre.
Mais la baïonnette brilla, la culasse claqua et la sentinelle apparut.
Le prisonnier ne perdit pas contenance et lui fit du charme :
« Que vos clôtures son hautes !
Que votre surveillance est grande !
Les voleurs s'enfuient-il souvent d'ici ?
A quoi bon d'aussi solides barreaux ? »
Il se répandit en louanges, se fit bien voir du petit soldat,
Ne vit rien de l'évasion et se contenta de la solitude.

Bien que ma chute ne soit pas heureuse,
Le sens de la fable ne vous échappera pas :
Tu t'en es bien tiré, cette fois,
Mais faire le mur, tu oublies.

25. Toast en l'honneur de l'Aian-Ouriakh (Varlam Chalamov) –

Je porte un toast au chemin dans la forêt
A ceux qui tombent en route
A ceux qui, épuisés, ne peuvent plus avancer
Mais que l'on force.

Aux lèvres gercées et bleuies,
Aux visages, tous les mêmes,
Aux pelisses trouées et couvertes de givre,
Aux moufles qu'ils n'ont pas.

Au quart d'eau, à la boîte de conserve,
Au scorbut qui se colle aux dents,
Aux dents des chiens bien nourris et rassasiés
Qui les houspillent dès l'aube.

Au soleil qui du ciel louche
Sur ce qui se passe tout autour
Aux sépultures blanches de neige
Don charitable des tempêtes.

À la ration de pain collant, humide
Engloutie à la hâte
Au ciel pâlot et trop haut
À la rivière Aian-Ouriakh !

26. Gentil zek (Svetlana Chilova)

Gentil zek, je vous aimais
Comme vous étiez.
Lorsque je vous ai croisé,
Quelque peu démuni,
Mon cœur se serra
À la vue de votre corps

Affamé -
Pas du tout à la mode.

Mais il était gai,
En prison, il plaisantait
Et disait avec facétie :
Je vous aime pour toujours !
Il était gai
Et il disait... non, rien... c'est pas grave...
Il y avait, dans son regard quelque chose de plus triste
Que la tristesse...

Il attend
Que nos regards se croisent
Pour me faire un signe de tête
Jusqu'à se revoir le lendemain matin.
Je marche dans le sable
Une pelle sur l'épaule
En bottes taille 45,
Dans ma robe toute rapiécée.
Mais il m'aimait comme j'étais,
Quelque peu démunie,
Presque toujours affamée -
Et pas du tout à la mode.

27. Je me fais vieux (Kirill Podrabiniek)

Je me fais vieux
Je n'attends rien.
Je ne me souviens que de mon lit de planches
La nuit dans mon délire.

Me voici jeune de nouveau,
Forces décuplées.
Cellules, zones, prisons
Jamais ces années ne s'effaceront.

Je me fais vieux
Et au jugement dernier,
C'est mon lit de planches
Qui m'attend quelque part.

28. Anniversaire de l'arrestation (Nina)

Horrible année, cruelle et lugubre !
Jours gris porteurs de peines sans fin :
La pensée dans un étau, les forces de vie qui se meurent,
Les nuits qui s'étirent péniblement, sans rêve.

Devant soi, tant de jours semblables,
Atroces, sans douceur ni affection !...
Et la solitude parmi tous ces gens que l'on ne connaît pas ?
Et les larmes ? Et le besoin ? Et le chagrin sans lueur d'espoir ?

Faut-il tout cela ? Prison, mauvais génie,
Barreaux, meurtrières, cadenas,
Faut-il tout cela ?

29. Instrument (Varlam Chalamov)

Sont-ils primitifs
Ces outils de notre métier :
Du papier à dix kopeks,
Un crayon qui se hâte

C'est tout ce dont on a besoin
Pour construire le moindre
Château évidemment aérien
Au-dessus d'un destin de tous les jours.

Tout ce dont Dante avait besoin
Pour ériger ces portes
Qui mènent à l'entonnoir de l'enfer
Creusé dans la glace.

30. Au cœur du siècle (Ossip Mandelstam)

Au cœur du siècle j'avance à tâtons,
Mon but dans le temps s'éloigne et se perd ;
Et le frêne fatigué du bourdon,
Et le bronze moisi par la misère

31. Déportation (Mikhaïl Frolovski)

D'un coup de sifflet à l'autre, de six à huit,
D'une grille à l'autre,
Ils marchent, ces êtres qui autrefois étaient hommes,
Et aujourd'hui, troupeau dans un enclos.
Les jambes et les pieds cognent le sol,
Dans les regards, un éclair lointain.
Les mots sont comme des cendres, mais ne touche pas,
Sous la cendre, c'est un charbon rouge de tristesse.
Ils marchent, se démènent, attendent, parlent, parlent,
Attendent, telles les ombres d'Homère,
Que l'Odyssée réchauffe cet enfer,
Où frappe leur lugubre foi,
Réchauffe et rende aux ombres de ces corps

Du sang chaud, des os et de la peau.
Ils marchent, se démènent, attendent... Les mots sont des cendres
Et les regards se ressemblent comme des frères.

32. Le chardonneret Ossip Mandelstam)

Petit chardonneret, je renverserai la tête
Ensemble nous regarderons le monde :
Ce jour d'hiver, aussi piquant qu'un épi
Est-il aussi cruel dans ta prunelle ? (...)
Quelle sensation aérienne il a sur la tête,
Du noir et du rouge, du jaune et du blanc !
Il regarde des deux côtés, sur ses gardes, des deux côtés !
Et en une seconde, envolé !

33. Je suis égaré dans le ciel (Ossip Mandelstam)

Je suis égaré dans le ciel... Que faire ?
Me réponde quiconque en est tout près.
Plus aisément chez Dante résonnaient
Les neuf sphères du Paradis.

Rien ne peut me séparer de la vie
Qui rêve de tuer pour n'être que caresse,
Pour que la florentine nostalgie
Dans les oreilles et les yeux se déverse.

Ne posez pas, ne posez pas sur mes tempes
La caresse du laurier épineux,
Mais faites plutôt que mon cœur se fende
En éclats du carillon bleu...
Et lorsqu'ayant servi, il faudra que je meure,
Moi qui de leur vivant fut des vivants l'ami,
Qu'il retentisse en profondeur et en hauteur,
L'écho du ciel, dans ma poitrine refroidie.

34. Quiétude de l'âme (Takezo)

Ni peine ni haine
Le zen au zen
Ni barreaux ni chaînes

